

Title	Récits de France de Nagai Kafû <<Débauche>> (chapitre I)
Sub Title	永井荷風「放蕩」(第一章)(『ふらんす物語』)(フランス語訳)
Author	山本, 武男(Yamamoto, Takeo)
Publisher	慶應義塾大学日吉紀要刊行委員会
Publication year	2014
Jtitle	慶應義塾大学日吉紀要. フランス語フランス文学 (Revue de Hiyoshi. Langue et littérature françaises). No.58 (2014. 3) ,p.31- 41
JaLC DOI	
Abstract	
Notes	Mélanges offerts au professeur Hashimoto Junichi = 橋本順一教授退職記念論文集
Genre	Departmental Bulletin Paper
URL	https://koara.lib.keio.ac.jp/xoonips/modules/xoonips/detail.php?koara_id=AN10030184-20140331-0031

慶應義塾大学学術情報リポジトリ(KOARA)に掲載されているコンテンツの著作権は、それぞれの著作者、学会または出版社/発行者に帰属し、その権利は著作権法によって保護されています。引用にあたっては、著作権法を遵守してご利用ください。

The copyrights of content available on the Keio Associated Repository of Academic resources (KOARA) belong to the respective authors, academic societies, or publishers/issuers, and these rights are protected by the Japanese Copyright Act. When quoting the content, please follow the Japanese copyright act.

Traduction¹⁾

Récits de France de Nagai Kafû « Débauche » (chapitre I)

YAMAMOTO Takeo

Dans l'édition originale des *Récits de France* (1909), le récit traduit ci-dessous se présente au début du volume. Cette édition a été censurée juste après sa parution. En modifiant le contenu, Kafû publie plusieurs éditions de cet ouvrage. Dans ce processus, le titre du récit « Débauche » devient « Nuages ». L'auteur aurait évité le mot « Débauche » pour ne pas faire penser au censeur qu'il s'agit d'un outrage aux bonnes mœurs. On lit ci-dessous une traduction de la forme originale de ce récit.

La vie parisienne que le protagoniste, jeune diplomate japonais, mène depuis 3 ans lui semble ennuyeuse. C'est curieux, parce que l'auteur, grand lecteur de la littérature française, fait presque toujours apparaître le héros qui se plaît dans sa vie en France, dans les *Récits de France*, ce qui est un hommage de l'écrivain à ce pays. De sorte que « Débauche » est exceptionnel. De plus, le narrateur décrit en détail les aspects sales des rues parisiennes, comme s'il cherchait des défauts. Paris a-t-il désillusionné Kafû ? Peut-être non. L'écrivain voulait-il probablement représenter le vrai visage de la capitale splendide, admirée presque de tout le monde ? Il ne faudrait jamais oublier que sa plume est, à l'origine, inspirée de l'œuvre de Zola, bien que

1) L'auteur de cet article traduit : Nagai Kafû, *Furansu monogatari*, Tokyo, Iwanami-shoten, coll. Iwanami-bunko, 2002, p. 45–55.

Kafû soit considéré comme un écrivain esthète.

« Débauche » comprend 7 chapitres. La traduction ci-dessous est celle du chapitre I^{er}.

Le héros rencontre, dans une gargote, une femme de mauvaise vie, et il commence une aventure avec elle. Le récit est situé à Paris au début du XX^e siècle dont la description des mœurs aussi est remarquable.

« Débauche » (chapitre I) des *Récits de France*
traduit du japonais par Takeo Yamamoto

Il y a je ne sais quelle malsaine ivresse

À se laisser aller sans tenir un effet :

.....

L'ambition s'énerve et le cerveau s'embrume,

La volonté s'en va dans le tabac qu'on fume.

Débauche – Louis Marsolleau

I

Sadakitchi Koyama, diplomate, après son travail à l'ambassade du Japon impérial à Paris, sort de sa porte et marche toujours jusqu'au coin de l'avenue des Champs-Élysées. Il marche et s'y arrête. Là, c'est le carrefour où il réfléchit chaque jour. S'il prend la grande avenue à droite, vers l'ouest, et la monte, au-delà de l'Arc de Triomphe, il arrive au quartier de la place de l'Étoile où il habite. S'il la prend à gauche, vers l'est, et la descend, l'avenue des Champs-Élysées est finie, devant la place de la Concorde où se réunissent les voies conduisant à plusieurs quartiers fréquentés de toute la ville.

Je vais rentrer tout de suite me reposer chez moi ? Sinon, je vais me promener ? Si oui, où irai-je ? Et le dîner ? Où et qu'est-ce que je mange ? Au début, il n'était pas ennuyeux de réfléchir sur cela à ce carrefour, c'était amusant ! J'étais curieux de la vie de bohème, de *garçon*, qu'on ne pourrait mener qu'à Paris. Mais bientôt, cela ne m'a plus intéressé. L'hiver froid est

arrivé, et tout à coup j'ai commencé à vivre reclus, en prenant mon repas à la salle à manger de la pension. Même cela ne m'a plus intéressé. Alors, j'ai recommencé à répéter la vie que j'avais menée au début. Je pensais n'avoir plus le choix. Cela serait plus ou moins mieux que d'être chaque jour face à face avec le même plat, les mêmes pensionnaires, le même tableau et les mêmes murs. Mais pourtant, ce m'est insupportablement ennuyeux de réfléchir tous les jours sur l'endroit où je mange et ce que je prends. Cela diminue remarquablement mon intérêt pour la vie parisienne,

Au fait, réussi au concours des Affaires étrangères, il est parti du Japon il y a 8 ans. D'abord, 3 ans à Washington, puis 2 à Londres, enfin il est à Paris depuis 3 ans.

Il y a 2 ou 3 ans, il a déjà dépassé l'âge de 32 ans, celui de l'exemption du service militaire, comme il le voulait depuis le début. Maintenant, il peut rentrer au Japon, mais au cas où l'on est très longtemps dans des pays étrangers, on craint plus ou moins de se démoder par rapport au temps du Japon, tandis qu'on éprouve une humiliation, comme si on se retirait en province après un échec. Les relations avec ses parents, ses frères et sœurs, sa parenté et ses amis lui semblent vraiment gênantes. C'est le meilleur choix que de s'amuser à l'étranger aussi longtemps que possible. C'est plus insouciant. Si on rentre, on devra réfléchir sur l'avenir après son retour. Lorsqu'on pense à l'avenir, on a besoin de jeter sérieusement un regard sur son passé. Ce n'est pas grave de faire un simple retour sur le passé, mais avec cet acte, une question insoluble lui vient. Elle lui donne du tourment. Pour en éviter, c'est la meilleure solution que de vivre dans l'oisiveté. Une vie pareille l'oblige de réfléchir à la façon dont il tue le temps chaque jour entre le dîner et le coucher, après son travail à l'ambassade. Ce n'est qu'une seule obligation tout à fait indispensable.

Le ciel nuageux de septembre, pris dans un brouillard épais, et où il n'y a pas un souffle de vent, évoque un drap lourdement humide. Les rangées

d'arbres sont comme des nuages noirs ; parmi le bosquet sombre, la pâle clarté des réverbères électriques se met à étinceler, bien qu'il soit encore 4 heures passées. L'avenue la plus renommée du monde même est déserte en cette saison. Mais pourtant, il s'agit tout de même de Paris, soit 2 ou 3, soit 4 ou 5 voitures à cheval et automobiles passent successivement. Malgré tout, la voie mouillée affaiblit le son des roues, qui ne résonne plus. C'est pourquoi les voitures semblent lentes, bien qu'elles roulent vite. Aucune n'allume ses phares. Les chevaux de fiacres courant, la tête allongée en avant, semblent remarquablement maigres et pauvres. Le bas de la jupe levé par les mains, une femme traverse assez vite l'avenue jusqu'à l'autre côté, en passant habilement parmi des voitures à cheval qui se croisent. Au carrefour s'arrête un grand omnibus à trois chevaux derrière lequel courent trois ou quatre ombres humaines pour ne pas le manquer. Les pavés de l'avenue sont si mouillés qu'on pourrait y glisser, et la lumière des réverbères électriques s'y reflètent mélancoliquement.

Sadakitchi a été très rapidement déprimé par un soir d'hiver triste. Surtout la couleur des arbres morts mouillés et calmes l'a insupportablement accablé et éccœuré. Il se sentait trop triste et déprimé pour le négliger, son esprit de révolte prompt l'a invité à faire irruption dans cette couleur. Il allait se rendre au bois de Boulogne. Il n'y avait personne, parce que c'était hors saison. Il allait animer un restaurant languissant. Cette idée lui a semblé insolite et extrêmement agréable, s'il pouvait la concevoir lui-même. Sadakitchi descend dans la bouche de métro de la station Champs-Élysées, à deux pas de là.

L'odeur humide et fétide des lainages qu'on porte pique le nez. Cependant on se sent réveillé par la foule pressée, par de grandes affiches voyantes collées sur les murs des quais et par les feux éclatants des lumières électriques qui ne sont pas très clairs mais qui vont bien à la nuit. Le train pair s'arrête à l'autre quai. Devant lui qui l'a à peine vu, le train impair s'arrête en prenant sa place exacte : les wagons de première classe et de seconde sous

leurs indications. « Champs-Élysées ! Champs-Élysées ! », annonce un employé de station. Sadakitchi monte vite dans un wagon dont l'intérieur est doux à cause de la foule. Les lumières rouges, sans éclat, se brouillent. Bien qu'à l'ambassade, il soit très oisif dans son travail de bureau, non, d'autant plus qu'il est inoccupé en s'installant sur une chaise pendant toute la journée, son corps est épuisé. Il se met à souffler tout de suite. « Étoile ! Étoile ! » - le métro est arrivé à la station suivante, quand il avait un peu sommeil. Peu après, « Maillot ! Porte Maillot ! », dit-on. Il faut descendre. Sadakitchi est descendu. À la lisière de la ville de Paris, au-delà de la grille devant laquelle le garde est debout, commence une longue route, et à sa gauche, s'étend en silence le bois de Boulogne, sa destination. Les alentours semblent un peu trop larges, les chemins boueux sont sales. Les hommes et les femmes, qui y sont indifférents et qui y marchent, paraissent vraiment miséreux. Hors de la grille, on voit, dans le brouillard gris, un train de ligne de banlieue, à destination de Versailles, dont la cheminée du moteur à essence crache, par intermittence, de la fumée sale. Le faubourg mélancolique a découragé Sadakitchi. En restant immobile sur les dalles de la bouche de métro, il ne veut plus faire un pas en avant dans la boue. Il ne sait pas où aller, mais il appelle un fiacre dont le cocher ne l'entend pas, à cause de la large route et de la foule. Faute de mieux, il est redescendu dans l'enceinte du métro, et devant le guichet, il s'est aperçu tout à coup qu'il n'avait aucune idée de sa destination. « Montmartre ! », dit-il spontanément. Remarquant que Sadakitchi est étranger, le vendeur de billets lui a appris, vite mais gentiment, malgré la foule qui le pousse par derrière : « Il n'y a pas de station Montmartre. Descendez à la station Place de Clichy ou à la suivante. Pour cela, il faut changer à la station Étoile. » Sa manière de dire a énervé Sadakitchi sans raison bien définie. Il lui semble vraiment presque humiliant de suivre l'itinéraire indiqué. Mais pourtant il ne trouve point d'autre destination que Montmartre, pour le moment. Cela lui déplaisait de plus en plus, mais enfin il a changé à la station

Étoile. Personne de signifiant ne monte dans le métro impair qui mène aux Boulevards. Il n'y a que des hommes qui semblent petits fonctionnaires ou employés de commerce. Quant aux femmes, elles ne sont qu'ouvrières ou vendeuses, elles ne sont pourtant pas déplaisantes. Si seulement on trouve une amorce de dialogue, on pourra faire avec elles ce qu'on veut, après l'avoir invité à dîner. Sadakitchi est descendu du métro, sans raison apparente, en suivant la jeune femme qui s'était levée vite d'une place près de lui. Sur le mur du quai, on voit le nom de la station : Place Blanche. Elle s'est rapidement mêlée à la foule. Sadakitchi, qui l'a tout de suite oubliée, est sorti de la bouche de métro avec la foule qui se ruait vers l'extérieur, en suivant une autre femme.

Bien que les becs de gaz soient déjà allumés, le jour ne tombe pas encore ; à cette heure, ces boulevards de plaisir, pleins, la nuit, de voitures à cheval de débauche, ne sont qu'une route faubourienne, sale ; le célèbre Moulin Rouge, où les belles dansent comme des folles, paraît un débarras détruit, les couleurs des sculptures des façades des Cabarets du Ciel et de l'Enfer, sont tellement dégoûtantes qu'on ne veut plus les voir. La brume est devenue de la pluie fine, et pourtant une foule de femmes sans parapluie grouille devant chez le chiffonnier du coin. Sadakitchi est, d'abord, entré dans un café, pour résoudre la question d'endroit où il mangerait.

Il connaît assez bien tous les quartiers parisiens. De beaux restaurants près d'ici sont encore fermés, parce qu'ils sont ouverts pour les gens revenant des théâtres. De plus, ils ne sont pas seulement fermés, mais aussi trop chers pour manger tout seul. Il n'y a pas de restaurant de qualité moyenne, c'est pour cela qu'on doit forcément aller à la gargote bon marché. On paie la table d'hôte, y compris le vin, toujours au plus 2 francs 50 centimes (1 yen). C'est aussi bien pour réduire les dépenses.

Sadakitchi a pris l'apéritif comme des Français. Pour l'addition, il a appelé un garçon et lui a donné un billet de 50 francs que celui-ci a emporté

pour rendre la monnaie. Mais il ne revient pas tout de suite, tandis qu'on entend la voix probablement de la patronne à la caisse d'à côté. La porte de derrière du café semble mener, par la cour, à un autre immeuble. Tout en soignant avec ardeur sa coiffure, une femme est apparue et a vu Sadakitchi qui attendait impatiemment la monnaie, elle lui a souri et a dit : « Bonsoir », elle est passée.

Sadakitchi ne lui répond pas. En fredonnant, elle marche jusqu'à la sortie et dit : « Zut ! Il pleut encore. » D'un air pensif, elle reste immobile et regarde la rue.

Enfin, Sadakitchi a reçu la monnaie et il sort en entendant le garçon lui dire, derrière lui : « Merci, monsieur ! », par la force des choses, et sans raison particulière, il a mis la femme restant immobile sous son parapluie ouvert.

Ce type de femme est toujours bavarde. Même pour un petit remerciement, elle s'exprime, avec des interjections très fortement retentissantes, d'un ton qui semble suivi de trois points d'exclamation. Elle lui dit qu'elle va manger au restaurant dans une ruelle juste à côté. Sadakitchi, en silence jusqu'à ce moment-là, lui demande tout à coup : « On mange bien dans ce restaurant ? »

Elle ne connaît pas la façon de dire, en un mot, que ce n'est pas mal, elle parle, une à une, de la soupe, de la viande... avant la fin de son histoire, on est arrivé devant ce restaurant.

C'est une gargote sur la porte d'entrée vitrée de laquelle les prix sont bien marqués. On voit les gens bouger sous les lampes à son intérieur, la ruelle est très sombre, parce que les immeubles serrés les uns contre les autres des deux côtés coupent le ciel comme s'ils nous couvraient, et à cause du soir tombant déjà presque complètement et, en plus, du brouillard qui devient épais. Une femme fardée marche un peu à pas de loup sur les pavés mouillés, pour ne pas salir le bas de sa robe et ses souliers. Une femme très

mal habillée et en cheveux mouillés sans parapluie, qui est probablement bonne, court une baguette sous le bras, puis elle disparaît tout à coup, ce qui m'apprend qu'il y a une petite rue dans un endroit inattendu. À un tel coin de la rue, quelquefois, reste debout, en se cachant le visage sous son parapluie, un homme comme il faut, en tenue correcte, qui semble attendre quelqu'un.

Bien qu'elle ne l'invite pas, Sadakitchi se sent se laisser entraîner par elle. Comme s'il décidait, depuis le début, de manger ici, il n'est plus indécis, tout contrairement à son habitude. Il prend l'initiative de tourner la poignée de porte, et s'installe au hasard devant une table inoccupée. Quant aux clients, il y a presque seulement des femmes coquettes, semblables à elle, sauf deux ou trois hommes d'un certain âge, dont le métier est inimaginable. La femme accompagnée de Sadakitchi salue ces hommes, même en leur serrant la main, et s'assied à côté de son compagnon, elle lui montre la carte qui a été juste devant elle et lui dit :

- Dites, qu'est-ce qu'on prend ?
- N'importe quels plats... n'importe quels plats...
- N'importe quels plats que je choisis ?
- Mais oui.
- C'est vrai ? dit-elle et elle embrasse latéralement et légèrement Sadakitchi sur la joue.

Il a passé un agréable moment à manger, contrairement à ce qu'il avait attendu, bien que la cuisine, convenant à son bas prix, ne fût vraiment pas bonne. La pluie a cessé quelque temps, et il est allé au théâtre de variétés avec elle qui voulait vraiment y aller, puis il s'est laissé bon gré mal gré entraîner chez elle par elle.

Dans sa chambre étroite au premier étage, les rideaux cachent un lit. À première vue, Sadakitchi pense que cela coûte au plus une pièce d'or pour une nuit. Un peu somnolent et déprimé, il se couche sur le canapé en faisant semblant de ne pas l'entendre lui dire deux fois de se déshabiller pour se sen-

tir mieux. Devant la coiffeuse, elle ouvre les papiers des gâteau et bonbon qu'il lui a achetés sur le chemin du retour, elle pince l'un pour le manger et met l'autre dans la bouche de Sadakitchi, puis en riant très joyeusement, elle fait de nouveau, dans la cheminée, du feu qui est en train de s'éteindre. Elle se déshabille et plie soigneusement ses vêtements. À un moment pareil même, Sadakitchi se couche sur le dos sans un mot.

« Oh ! là là, mon petit mimi ! », dit-elle, et elle enlève les chaussures des jambes allongées de Sadakitchi, le déshabille en le relevant et l'habille d'un pyjama féminin qu'elle vient de sortir, puis elle trouve un bouton de son gilet, qui manque d'être parti, et commence à l'y coudre avec soin en s'installant sur un bout du canapé.

Sadakitchi la regardait, presque toute nue, qui ne portait que des bas : son corps blanc était, à moitié en rouge, éclairé par le feu du foyer, qui grandissait alors brusquement. La femme coud en silence et très sérieusement. Tout à coup, Sadakitchi n'a pas pu s'empêcher de la trouver jolie. Il y avait longtemps qu'il avait éprouvé ce type de sentiment envers ce genre de femme. Il achetait une prostituée une ou deux fois par semaine, mais il ne le faisait pas avec plaisir : simplement soit il accompagnait des Japonais visitant Paris, soit il se laissait traîner par la femme. L'aventure parisienne est si forte qu'on pourrait tôt s'ennuyer.

Après l'avoir cousu, elle s'est retournée, souriant, et a dit : « Vous avez encore des boutons à recoudre ? » Sadakitchi a regardé le visage de la femme auquel, jusqu'à ce moment-là, il n'avait pas fait beaucoup attention. C'est le petit visage rond qu'on voit souvent parmi les femmes au centre de la France. Elle a 22 ou 23 ans.

La peau des deux tout nus se chauffe à la flamme brûlante du foyer. Elle se croise les bras devant ses seins, juste comme si elle se baignait dans une source thermale chaude, se frotte les côtes avec les mains, se tourne parfois vers lui et dit : « Vous n'avez pas chaud ? Ça vous va ? », en allongeant le

bras qui va le caresser. Le gilet, auquel elle avait cousu un bouton, a glissé du canapé sur le plancher avec un bruit sec. Mais ils s'en sont aperçus beaucoup plus tard.

(À suivre)